

L'adolescent et "la scène pornographique"

The adolescent and the "pornographic scene"

Eric Bidaud¹
eric.r.bidaud@wanadoo.fr

RESUMÉ: Nous nous proposons d'analyser la catégorie de l' "obscène" en le définissant comme une fonction, jouant dans l'espace de la relation à l'Autre et de la rencontre des regards, un rôle de régulation et de parade en son double sens: d'exhibition et d'évitement d'une attaque. L'adolescent, dans son rapport à la scène pornographique, questionne en même temps qu'il voile le corps de l'Autre, ressenti comme pôle d'attraction mais aussi de menace.

Mots clés: adolescence, obscène, visage, pornographie.

ABSTRACT: We propose to analyse a category: the "obscene". We define this category as a function: it is to make the relationship to other old, a manner to be in front of the other to struggle against his/her fascination. The adolescents in relationship with the "pornographic scene" question the other's body as an object of attraction but also of danger.

Key words: adolescence, obscene, face, pornography.

L'image de l'obscène

Espace du monstrueux et de l'obscène, la face de Méduse situe un point de dé-visage. Ainsi est-il possible d'interroger la facialité de méduse en l'opposant au "visageable" de toute relation possible (Freud, 1985; Vernant, 1998). L'analyse du mythe de Persée dans sa rencontre avec Méduse permet de montrer une manière d'être devant l'autre pour lutter contre sa face, sa fascination. L' "autre-Méduse" n'est que face, il ne devient pas visage. Persée, avons-nous dit (Bidaud, 2004) détourne l'obscène de Méduse à son profit, en s'en emparant comme image dans le miroir. Il se saisit de l'obscène mais ne le regarde pas en face. Il le maîtrise, le manipule pour en faire une image dressée à la face des autres. L'obscène suit ainsi un circuit dont la mise en image constitue une manière de se tenir devant sa mort. L'obscène est

¹ Maître de conférences en psychopathologie à Paris 13, Villeteuse. Membre du Laboratoire: Psychogenèse et psychopathologie. Université Paris 13. UFR LSHS, 99 avenue Jean-Baptiste Clément- F 93430 Villeteuse.

comme l'image inversée de l'horreur: la mise en figure de l'obscène est une manière d'horrifier l'horreur.

L'hypothèse à défendre est que l'on se sort du face à face avec le regard de l'autre, avec l'autre médusant, que par la mise en signifiants de l'obscène. L'obscène est ce par quoi se règle le rapport avec l'autre. Dans l'espace du regard, l'obscène occupe une fonction qui est celle d'une mise à distance du regard de l'autre et de son enfermement. La "monstration" de l'obscène vise à fixer ce mauvais œil qui est regard sans visage, un regard errant. Voici le sens apotropaïque de cette catégorie qui prenait une place centrale dans les sociétés anciennes et qui était au cœur du lien social. Montrer l'obscène, le mettre en mots constituait un rituel social. Les Latins accordaient au phallus que l'on appelait fascinus un pouvoir magique. Son image se rencontre partout au seuil des maisons ou suspendue au cou des enfants. "Dans les champs, écrit Pierre Grimal, les paysans la dressaient comme sauvegarde des récoltes et, jusque sur le char des triomphateurs, le même symbole témoignait de la même foi dans la vertu bénéfique d'un organe qui apparaissait comme le lieu de vie par excellence. Le phallus était le talisman le plus efficace contre toutes les puissances mauvaises, les maléfices, tout ce qui empêche ou contrarie la croissance et l'épanouissement heureux des êtres, hommes, animaux ou plantes. A son image n'était attachée aucune honte" (Grimal, 1995, p 42). Le phallus était porté en procession pour assurer de bonnes récoltes et pour l'accompagner chacun employait le langage le plus obscène.

Il se définit comme occupant une place nécessaire à l'intérieur de tout système de représentation sans laquelle s'effondre ce système. Nous dirons donc qu'il est une fonction.

Nous avons à l'intérieur de toute formation sociale à "entendre" l'obscène en sa fonction, c'est-à-dire à situer l'expression de ses figurations. Aussi posons-nous ainsi cette question: quelle est la fonction actuelle de l'obscène? Que signifie cet "actuel" de l'obscène? Et nous proposons de donner à ce qualificatif d'actuel ce qu'il désigne sous la notion de névrose actuelle. L'actuel de la névrose signifie ce qui échappe à la conflictualité infantile. "Les symptômes n'y sont pas une expression symbolique et surdéterminé, mais résultent directement de l'absence ou de l'inadéquation de la satisfaction sexuelle" (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 271). Le sujet rencontre l'actuel de son symptôme comme l'expression de sa défaillance à se satisfaire de l'objet, comme effet d'un "manque à jouir" de son objet. L'objet apparaît dans la brutalité de son présent, ou encore dans l'ennuyeux défilé de sa répétition et de sa morne reproduction, comme une forme d'exil, dont témoigne l'actuel de la névrose, de son ancrage infantile. Le rapport du jeune adulte à l'obscène du pornographique, à n'être pas qu'une source évidente d'excitation, traduit le retour du même à l'œuvre dans le porno comme attente passive et mélancolique d'un savoir qu'il voudrait faire correspondre à la jouissance d'un voir. La pulsion de savoir de la période infantile toute entière orientée par des questions sexuelles (qui n'est peut-être éveillée que par elles seules, insiste Freud) réinvestit ici avec l'énergie du plaisir scopique les objets premiers et derniers d'une recherche solitaire, de ce qui fut toujours une recherche solitairement passionnée, concernant l'énigme du sexuel.

Quelle est donc la fonction actuelle de l'obscène dans son rapport à la scène pornographique? Nous apportons cet élément de réponse: une manière d'être devant l'autre pour lutter contre sa face, sa fascination. L'autre n'est que face, il ne devient pas visage, seul la constitution du visage permettant de soutenir ce rapport. Le "porno" se désespère à créer de l'autre. Le sujet, en "regardeur" de cette scène, s'agrippe à ce fond conjuratoire de la fonction représentative.

Sans doute, la pornographie n'est pas un produit de la modernité. C'est une vieille chose. Ce qui est apparu dans notre discours, c'est le porno. Privée de sa fin par une apocope, la pornographie est devenu le porno. La graphie a disparu,

"l'écriture" de la "porné" (la prostituée). Subsiste une "porné" dé-signifiée. Ne reste que l' "actuel" défilé de l'image en déni d'écriture.

Réflexions sur l'obscène et le pornographique

Le terme obscène appartiendrait originellement à la langue des présages mais il serait le seul terme en ce champ selon E. Benveniste (1969, p. 256) qui ne ressortît pas à la vision. Plus exactement il est ce qui interdit toute opération de vision en étant cet "œil" qui nous rencontre et nous assigne à la mort: le mauvais œil. Quelque chose est donnée à voir que nous ne pouvons pas saisir. L'obscène est un objet qui se dérobe, un impossible à voir. Autrement dit l'obscène résiste à l'interprétation d'un "vu", rendant impossible de discuter l'obscène à partir de la localisation d'un objet. Il s'agirait, à suivre le très bel article de T. Tremblay, d'une expérience presque sans objet: "Etre dans la scène de l'obscène, c'est être aveugle, c'est ne pas voir l'obscénité. Il faudrait à la fois être vu, se voir aveuglé. On pourrait enfin poser la règle générale selon laquelle lorsqu'il y a obscénité, on ne voit rien" (2002, p. 110).

Aussi l'obscénité équivaut à la mort ou bien à la folie, à quelque chose dont on ne revient pas. Il convient ainsi d'opposer à cette obscénité essentielle, traumatique et transfigurante, ce "tour" d'obscénité occasionnelle et touristique qui participe de la mise en forme et de la théâtralité pornographique. (Nous mettons ici en distinction une obscénité de l'être et une obscénité phallique en lien avec la distinction des jouissances proposée par J. Lacan. L'obscénité phallique est celle qui donne des formes, des gestes, de la parole. L'obscénité de l'être est ce point sombre qui bouleverse, transfigure, jette hors de soi). La pornographie n'est qu'une obscénité surmontée, un choc contenu. La scène pornographique est en ce sens parade à l'obscène. De l'obscène à la pornographie, nous reconnaissons un rapport de lutte et de recouvrement. Dans le regard qui épie la scène pornographique, ce qui joue est cette tension du déjà vu et du pas encore vu, du connu et de l'inconnu.

Nous pourrions presque dire que ce qui se cherche est la chair derrière la chair. L'intérieur du corps est une figure permanente de l'obscénité depuis l'antiquité, ce qui porte bon ou mauvais présage d'aller voir. Ainsi ce qu'écrivent F. Dupont et T. Eloi sur l'obscénité dans la Rome antique: "En donnant accès à l'intérieur du ventre, les corps ouverts déploient une obscénité, celle de la physiologie humaine. L'obscénité se complet à souligner la proximité des fonctions excrémentielles et de certaines fonctions sexuelles... La saleté et la puanteur sont une autre caractéristique des corps obscènes romains... Les mauvaises odeurs sont causées par un manque de soins, de cultus, c'est la puanteur du bouc" (2001, p. 192). Une certaine logique de l'obscène et qui n'est pas sans apparaître dans la pornographie est de pénétrer derrière le paraître du corps comme pour voir derrière la peau, arracher la peau de la nudité et croire à un deçà de la nudité.

Ce qui s'approche alors est ce chaos de la chair, l'évanouissement des figures, ce qui ressemble à quoi? A quelque chose qui n'a plus de nom, pas encore, à ce qui se déforme et se dé-nomme. Dans le champ de l'obscène, ce qui se cherche et constitue une tentation, est quelque chose qui ne viendrait plus à s'inscrire dans l'ordre du signifiant; non pas que le sujet sortirait de cet ordre mais il en serait suspendu, en stase de lui-même.

L'obscénité ne consiste pas simplement en un dévoilement du sexe mais en une déchirure du voile de la signification d'où procède son effet de jouissance et de fascination. "L'obscénité, énonce A.H. Pieraggi, ne démasque pas ce qui serait caché et qui aurait une positivité derrière une apparence trompeuse, mais expose l'involution dans une ouverture de la trame des signes qui ne renvoie aucune fermeté, aucune certitude, un vertige sans fond, un reste que les noms ne savent pas saisir" (2002, p. 146).

Davantage que l'obscène qui est dans "le porno" un point de fuite, ce qui caractérise cette scène est le "grotesque": le plus de vrai, le rajout de forme, de cris et de postures. Il y aurait à suivre quelques prémisses du terme: grotesque se disait des arabesques comme celles qui ont été trouvées dans les édifices anciens ensevelis, ce qui, partant, est fantasque, "figures qui font rire, qui outrent la nature" (Littré). L'art "grotesque" des jardins rajoute de la nature à la nature: du rocher, de la végétation, du signe au signe.

Le sexe d'une femme montré sur la scène ordinaire d'un film pornographique est un sexe "grotesque" en tant qu'il va être sexe maquillé, fabriqué, dénaturalisé à force de surnaturalité; c'est un sexe visage. La pornographie visagéifie le sexe. Le sexe pourrait-il être cette partie cachée à laquelle on ne touche pas, regardé en sa pleine nature? Non. Il doit être, dans la modernité de la pornographie, une partie du corps qu'on retouche comme un visage. Ce réel, qui ne parvient à faire visage, c'est précisément l'obscène, le réel innommable de la chair.

L'adolescence et la rencontre des regards

L'adolescence, en tant qu'elle marque une reprise du stade du miroir, c'est-à-dire un "rejoue" de l'échange des regards, engage le sujet à se poser (à trouver sa pose) dans son rapport à son image propre et à l'image de l'Autre. L'adolescence est ce moment où, dans l'après-coup du stade du miroir, le sujet va devoir se réapproprier une image du corps transformée et ceci sous le regard de l'Autre. Nous voulons dire que le sujet ne peut éviter dès lors la question du "regardable" et de l'esthétique de ce "regardable": Que suis-je, peut-il penser, sous le regard de l'Autre, et qu'est-il, cet Autre, sous mon regard? Un objet attrayant, un objet de désir, où à l'inverse un objet sans attrait tirant du côté du risible, du honteux et plus encore de la laideur?

Aussi toute une problématique du voilement situera l'adolescent vers ce que nous pouvons nommer sa "revisagification" nécessaire comme réponse à son questionnement dans le champ de l'échange des regards. Le voilement de l'adolescent inclut aussi bien l'importance que celui-ci accorde au vêtement comme parure ou parade que le souci de l'esthétique du corps, de l'art de la coiffure au maquillage en allant jusqu'à l'inscription et l'ornementation sur le corps propre: tatouage et piercing. La mode de l'adolescent joue sur un partage entre le bon et le mauvais goût, l'ordre et le désordre, le beau et le laid. Elle court au devant du regard pour le capter, le provoquer, le questionner.

Ce que nous entendons sous la notion de "visagification" du sujet désigne ce jeu de découverte-recouvrement du corps propre comme nécessaire médiation dans la rencontre des regards. L'adolescence engage en effet une rencontre et une invention de l'Autre comme altérité vraie, sujet et objet du désir, rencontre que nous spécifions comme rencontre des regards. Aussi par invention de l'Autre, nous indiquons ce par quoi l'Autre est trouvé-retrouvé, ce par quoi s'opère une "revisagification" du corps de l'Autre, c'est-à-dire son voilement, ce par quoi dans l'Autre, la sexualité se découvre comme n'ayant jamais cessé d'être en même temps qu'elle doit se faire, se "machiner". Cette idée de construction du visage à l'adolescence peut être comprise comme cet espace où se joue et s'assume la revisite du stade du miroir, en particulier du côté du regard et de son appropriation, permettant de mettre en place les nouveaux montages entre le sujet et l'objet pour construire une relation génitalisée à l'autre sexe. Par le voilement, dans le sens que nous avons donné à ce terme, le corps prend visage, il s'envisage dans son rapport à l'Autre, il se construit comme regardable.

Et l'hypothèse que nous défendons dans cet article est que la pornographie est une des voies adolescentes par laquelle s'engage le processus de "re-visagéification".

Autrement dit, le porno est ce qui insiste, dans son indigente répétition (mais tout est là) à fabriquer du "visage" dans l'Autre, c'est-à-dire à parer cette horreur qui fait à l'adolescence retour dans l'irruption du sexuel pubertaire. Nous dirons, en extrapolant bien sûr, que la sexualité qui s'invente (et doit s'inventer) chez le jeune adulte, doit prendre masque dans les sens qu'il convient de donner à ce terme: parure, trompe l'œil, jeu du vrai et du faux, mais aussi ce sens oublié que l'on trouve chez Littré: terme familier d'injure dont on se sert quelquefois pour qualifier une jeune fille et lui reprocher sa laideur et sa malice. C'est ainsi sur une scène masquée, "visagéifiée", que s'improvisent les mouvements de la sexualité.

Aussi l'injure si présente dans le langage de l'adolescent est une manière de se poser devant l'Autre, à la fois d'y être et d'y *dire* son masque. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut entendre et comprendre la présence quasi constante de l'injure et de la parole obscène dans la rhétorique du film pornographique. La mise en mots de l'obscène sur le versant de l'injure joue de cette vacillation de l'Autre à l'adolescence et de son replâtrage.

La formation de la scène pornographique tient à cette opération théâtrale de "parade" phallique de monstration et de défi, parade en son double sens d'exhibition pompeuse et d'évitement d'une attaque (une idée déjà esquissée par Freud [1985], dans son petit article sur Méduse). Le débordement de cette scène sur l'espace public doit être interprété comme une mesure défensive, apotropaïque, dressée au devant d'une horreur débordante, l'effroi de la castration. De cette opération "mythique", nous avons bien sûr à en comprendre la version moderne, sous l'angle de cet effroi que ne contiendrait plus le sujet sans ce plus d'obscène dont il fait une fonction de contenance. En ce sens, la pornographie détient moins de valeur subversive qu'un caractère de normalisation ou de "redressement" du sujet dans son rapport à la scène sociale.

Mais aussi, plus la fonction pornographique est accentuée, moins elle dérange en tant que telle la norme sociale et morale. Est-elle simplement évaluée comme excès, anomalies passagères ou fléchissement morale de la société? Elle est en tous les cas très normalement digérée.

Pornographie et adolescence

La pornographie "répudiée", celle qu'aujourd'hui l'adulte récuse comme cette "chose" qui n'est pas restée à sa place, dans l'ombre et le secret de l'intimité adulte, celle qui déborde à la lumière de l'ado, est l'expression hypocrite du désarroi des "pères".

Cette crise d'adolescence ainsi nommée par les "pères" est ce moment brutal où les parents sont soudainement privés par leur enfant des symptômes qu'à leur insu celui-ci entretenait pour leur compte, afin de leur permettre de n'avoir pas à être confrontés à leur propre vérité. La pornographie de l' "ado" qui fait crise, c'est la vérité insupportable des parents, vérité sous laquelle sommeille un non-dit, l'inavoué de la parole des pères: le rapport du jeune (mais plus encore de tout sujet) à la masturbation.

Nous avons dans une précédente recherche (Rassial et al., 2001) tenté de relier cette notion si vague de crise d'adolescence à la problématique originelle du discours psycho-médical sur le "jeune masturbateur". Nous soutenions l'idée que "l'adolescent en crise" fait son entrée dans l'histoire à partir de ce discours tout au long du 19^{ème} siècle. C'est un fait que la masturbation des adolescents mais aussi des

enfants (et non pas des adultes) est devenu la cible de toute une littérature médicale extravagante et très peu scientifique. Cet acte par lequel le corps sexué est reconnu en même temps que redouté va devenir le lieu de tout un discours d'exhortations, de conseils et d'injonctions destinés aux adolescents et aux parents. Cet acte va devenir le stigmate du jeune adulte, ce par quoi, peut-on dire, l'adolescent va être "inventé". Et c'est aussi par cet acte que l'adolescent va se dire traversé en lui-même, travaillé de l'intérieur par une force de mort et de dévastation qui fait le fond du discours médical. L'adolescent masturbateur étend tout un champ du monstrueux en lien avec la folie et la mort. Nous savons en effet que la masturbation sera au principe d'interminables effets de détérioration. "La masturbation, indique M. Foucault, par le fait même et sur l'injonction même des médecins, est en train de s'installer comme une sorte d'étiologie diffuse, générale, polymorphe, qui permet de rapporter à la masturbation, c'est-à-dire à un certain interdit sexuel, tout le champ du pathologique, et ceci jusqu'à la mort" (1999, p. 226). L'irruption du sexuel dans le discours de l'autre fonde la crise du jeune adulte, un sexuel qui déforme, principe de toutes les maladies jusqu'à la dégénérescence et la cadavérisation de soi. Le jeune masturbateur est harcelé dans ce sexuel que les parents guettent, redoutent, assiègent d'un regard violeur et séducteur. Ainsi nous posons que la crise de l'adolescent, c'est la crise de l'autre comme "appel" du sexuel autant que comme son recouvrement: paradoxe névrotique d'une position qui ne veut pas voir ce qu'elle fait apparaître.

La question de la crise dans son rapport à l'autre pourrait être posée en lien avec que S. Ferenczi nomme la confusion des langues. Le lien enfant-adulte crée les conditions d'une scène de séduction sans bord, c'est-à-dire dont il est difficile de sortir, scène qui se fonde sur une langue où retentit le heurt, une rencontre de crise en deux champs de désirs.

La masturbation est retrouvée sous l'angle actuel de la pornographie qui la recouvre d'un tissu nouveau. Elle se réinvente comme problème, problème qui ne cesse depuis le 19^{ème} siècle de faire crise en tant que jugement porté sur un "intime" inassimilable, traqué et objet de tous les fantasmes. L'adolescent devient un corps surveillé et ce corps érotique surveillé devient le seul objet de sollicitude derrière lequel peine à émerger un sujet, un corps à l'extrême acéphale dont on dénie la nature d'être surtout celui d'un sujet. C'est en cette difficulté à réunir, à penser ensemble corps et sujet, désir et sujet de ce désir, que peut être entrevu quelque chose de central dans cette fameuse crise d'adolescence.

L'horreur du voir

Nous savons que Freud use du terme d'horreur dans le registre du voir, du voir l'autre sexe, lorsqu'il évoque à propos de la castration ce qui ressortit à l'épouvante qui s'empare du garçon à la vue du sexe féminin. Cette horreur du voir pourrait comme constituer ce centre impossible du voir, le fond même de tout acte de perception, c'est-à-dire ce sur quoi se dessine et s'organise toute mesure de mise en signification. Parler, mettre en images ou en théories le sexe féminin constituent des manières de poser de la "vêture" sur l'horreur. De sorte qu'il n'est pas de représentation qui n'obéisse au mécanisme de la phobie en appel de ce que Freud désigne à propos de la fonction figurative du rêve: figurer l'infigurable.

L'image n'est fondatrice d'identification qu'à faire le tour d'un vide qui la traverse, qu'à n'être précisément qu'un défaut d'image. Cette part d'énigme et d'impossible forme *dans* l'image, nous supposons que l'horreur nous en dit quelque chose. Et c'est en cette notion d'obscène (comme l'enjeu même de tout regard qui se mesure à l'image) que nous indiquons ce qui tient (et permet de tenir), ce qui se

dresse dans ce lien originel à l'invisible. Nous désignons bien sous ce terme à la fois ce qui se dresse en tant qu'image mais aussi ce qui menace le sujet dans le risque de sa déchirure et de son débordement. C'est ce manque dans l'image (désigné comme objet a) qui est précisément ce que vient recouvrir l'image spéculaire, le réel par rapport à quoi elle est écran, nous avons dit parade.

C'est bien au niveau de l'horreur que peut s'éprouver cette dimension du réel si terriblement contenu comme un noyau de néant dans la chair du spéculaire.

Visagéfier, est-ce donner une forme à ce qui n'en a pas, une figure, une formule à l' "obscène" de l'objet, à l'horreur contenue dans le fond de l'objet? Un objet ne peut que se figurer ou bien dans sa défiguration nous horrifie.

Ce que nous avons pu dire de la catégorie de l'obscène, du registre obscène de tout rapport du sujet à son monde, marque le registre de la parade et de l'occultation à l'avant du regard de l'autre qui contient toujours un fond de malédiction, un appel fascinateur. "L'homme, en effet, sait jouer du masque comme étant ce au-delà de quoi il y a le regard. L'écran est ici le lieu de la médiation" (Lacan, 1973, p. 99).

L'obscène est ce qui insiste dans ce lien originel à l'invisible et nous avons à désigner sous ce terme à la fois ce qui se dresse comme figures de détournement, opération de voile, mais aussi ce qui menace le sujet dans le risque de sa délimitation et de son débordement. Nous invoquons ici toute la qualité conjuratoire de la fonction représentative.

Reférences

- BENVENISTE, E . 1969. *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. Tome II, Paris, Minuit, 344 p.
- BIDAUD, E. 2004. A la rencontre avec le regard de l'Autre. *Psychologie Clinique*, **18**.
- DUPONT, F. et ELOI, T. 2001. *L'érotisme masculin dans la Rome antique*. Paris, Belin, 347 p.
- FOUCAULT M. 1999. *Les anormaux*. (cours au Collège de France. 1974-1975). Paris, Gallimard-Le Seuil, 351 p.
- FREUD, S. 1985. La tête de Méduse. In: S. FREUD, *Résultats, idées, problèmes II*. Paris, PUF, p. 49-50.
- GRIMAL, P. 1995. *L'amour à Rome*. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 386 p.
- LACAN, J. 1973. *Le séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 316 p.
- LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.B. 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, PUF, 523 p.
- PIERAGGI, A.H. 2002. Le gros plan et l'obscène. *La voix du regard*, **15**:136-147. [Titre de le numéro: L'obscène, acte ou image?].
- RASSIAL, J.J.; BIDAUD, E. et LEVY, P. 2002. La crise du sujet. *Connexions*, **76**:105-113.
- TREMBLAY, T. 2002. Réflexions sur l'obscénité. *La voix du regard*, **15**:108-112. [Titre de le numéro: L'obscène, acte ou image?].
- VERNANT, J.P. 1998. *La mort dans les yeux*. Paris, Hachette Littératures, 119 p.